

Correspondances conjugales (14-18)

Interroger les répercussions de la guerre sur la sphère intime, en prenant les couples, mariés ou non, comme objet d'étude, tel est l'objet de cette conférence. Entrons dans le thème à travers deux photographies de la série de photos prises par un photographe mobilisé, Jacques Moreau, aux abords de la gare de l'est, au moment de la mobilisation, en août 1914. Ces deux photos sont centrées sur le cercle restreint d'une famille, un couple avec un enfant en bas âge. Mises à la suite l'une de l'autre, elles racontent une séparation.



Béatrice Fontanel et Daniel Wolfrohm, *1914-1918. Nous étions des hommes : Jacques Moreau*, Editions de la Martinière, 2004, p. 48.

Sur la première, l'homme enlace sa femme et sa fille. Son visage est caché, très proche de celui de sa conjointe, on a l'impression qu'il s'apprête à l'embrasser. A l'arrière-plan, dans la foule, on distingue nettement le visage souriant d'une femme.

La seconde est construite à l'identique, et elle est prise quelques secondes, tout au plus, après la première. L'homme s'est effondré : il pleure dans les bras de sa femme, dans la rue, devant sa fille.



Béatrice Fontanel et Daniel Wolffromm, 1914-1918. *Nous étions des hommes* : Jacques Moreau, Editions de la Martinière, 2004, p. 49.

Que nous disent ces deux photographies ?

Tout d'abord, la Première Guerre mondiale, en mobilisant massivement les hommes, sépare massivement les familles. En effet, ce sont au moins 5 millions de couples qui vivent, comme le couple photographié par Jacques Moreau, la séparation au cours des quatre années de guerre. Etudier la séparation des couples, c'est donc analyser une expérience éminemment intime mais aussi largement partagée. C'est là ma première remarque.

Par ailleurs, ces deux photographies, mises côte à côte, constituent une mise en garde pour l'historien qui souhaiterait travailler sur l'intime, ou sur les émotions. Car rien, sur la première image, n'indique ce qui se joue et ce que l'on découvre sur la seconde. Cela est certainement lié au sourire de la femme à l'arrière-plan, sur la première photographie. A tel point que les deux photographies semblent présenter deux couples différents : un premier qui surmonte l'épreuve de la séparation ; un second qui la vit dans l'abattement. Suivant la proximité et l'angle de vue, le moment où se pose le regard, ce sont donc des émotions bien différentes qui se laissent entrevoir. Le contraste entre ces deux expressions atteste la fugacité des traces émotives, une des raisons majeures qui a d'ailleurs alimenté longtemps la méfiance des historiens à l'égard des émotions. Ces deux photographies mettent donc à jour, il est vrai, la fragilité des émotions comme objet d'histoire. Mais en même temps elles nous encouragent à partir sur leurs traces. C'est sur ce terrain glissant que je me suis donc engagée, en étudiant ce que devenait le lien conjugal brisé par la séparation pendant la guerre.

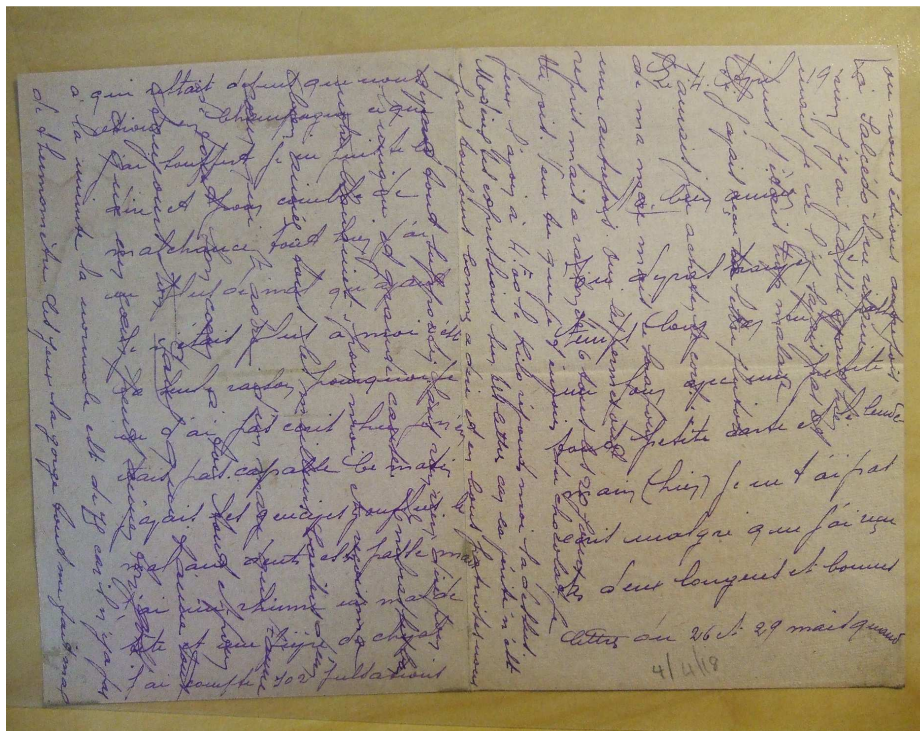
A travers l'analyse des correspondances conjugales, nous pouvons entrer dans le quotidien des couples séparés par le conflit pour comprendre quelles formes a pu prendre une relation conjugale presque exclusivement scellée par correspondance, dans une période marquée par la violence et la mort. Il faut ici faire une précision qui importante : les correspondances sur lesquelles cette recherche m'appuie, publiées, retrouvées dans les greniers ou déposées dans des fonds d'archives émanent toutes de couples qui éprouvaient une forme d'attachement mutuel. Ces couples ont tous fait l'expérience de la séparation avec un être pour lequel ils expriment de l'affection pendant le conflit. Si les correspondances

étudiées font silence sur les conflits qui brisent les couples, elles permettent, à l'inverse, une étude de l'expression du lien amoureux pendant la guerre.

Le pacte épistolaire de guerre

Durant la Grande Guerre, des millions de lettres furent envoyées du front et de l'arrière. Dans l'armée française, on compte, par jour, 1,8 millions de lettres descendant du front vers l'arrière et 3 à 4 millions de lettres montant de l'arrière vers le front¹. L'écriture de la lettre est, pour beaucoup, un acte quotidien ; un acte qui demande plus ou moins d'effort, selon les milieux sociaux : pour certains, écrire est une habitude d'avant-guerre ; pour d'autres, c'est une nouveauté qui surgit avec la guerre. Mais l'école de Jules Ferry a permis, en tout état de cause, que l'écriture, même balbutiante, soit possible. Et c'est d'ailleurs ce qui explique la masse de lettres en circulation dès le début du conflit. Ainsi, pendant le conflit, les rapports conjugaux passent par l'écrit et n'existent presque que grâce aux échanges de lettres.

**Lettre rédigée par l'agriculteur Paul Pireaud à sa femme Marie, le 4 avril 1918.
SHD, 1KT458, Correspondance entre le soldat Pireaud et son épouse Marie.**



Or écrire une lettre est une pratique sociale, un cérémonial, qui répond à des gestes, des habitudes et des codes convenus. Mais en temps de guerre, ce cérémonial prend une dimension particulière.

L'inscription de la date, tout d'abord, n'a rien d'anodin. Car la première fonction de la lettre, envoyée par le combattant, c'est d'être un gage de vie. L'objet de la lettre en lui-même, avant toute lecture de son contenu, délivre un message rassurant. A l'inverse, son absence est signe immédiat d'inquiétude. Du côté des femmes, donc, l'attente de la lettre exaspère la

¹ Jay WINTER (dir.), La Première Guerre mondiale, volume 3, « Sociétés ».

sensation de danger encouru par le conjoint et impose son « terrible point d'interrogation² », pour reprendre une formule du soldat Jules Portes. C'est pourquoi la date est dotée d'une charge émotionnelle exceptionnelle. L'agricultrice Marcelle Bouchet, par exemple, compte les jours qui la séparent de la dernière lettre reçue provenant de son mari Aristide. Mais elle calcule également précisément de quand date son dernier signe de vie : « Triste journée encore aujourd'hui. Pas de lettres (...). Ce serait bien assez d'attendre, voilà 5 jours que je suis sans lettres et 8 jours sans nouvelles³ ».

L'indication du lieu, ensuite, est compromise par les autorités militaires, qui l'interdisent. Or, l'ignorance du lieu précis où se trouve le conjoint est un point de crispation pour les femmes. Émilie Louïse exprime le mieux cette frustration, qui devient rapidement obsession lorsque son mari médecin est envoyé dans les Dardanelles à l'automne 1915 : « Où es-tu maintenant ? C'est la question qui revient comme un refrain, celle sur laquelle je vivrai désormais. Quand je saurais où tu es et ce que tu fais il me semble que la séparation sera plus acceptable⁴ ». Quelques jours après, ayant reçu une dépêche de son mari, le soulagement semble être à la mesure de l'angoisse qu'elle a ressentie auparavant. Et c'est bien le fait de savoir où se trouve exactement son mari qui est à l'origine de son apaisement : « Je te sais arrivé, je sais où tu es, c'est immense indépendamment du risque de torpille qui est écarté. Savoir où tu es ! (...) Comme je vais bien dormir (...). Quelle joie de savoir où tu es !⁵ ».

C'est pourquoi de nombreux épistoliers cherchent des manières de déjouer la censure et manœuvrent pour informer leurs conjointes de la zone précise où ils se trouvent. L'instituteur Marie-Auguste Collomp construit par exemple une énigme en jouant sur la graphie. Le 3 mai 1915, il écrit à sa femme Léontine : « Si j'en juge par le coin où nous sommes, elle a un charme que nous apprécierons mieux ensemble, mais il faudrait que tu Vienne me voir et cela n'est pas possible⁶ ». La faute d'orthographe, improbable pour cet instituteur, et la majuscule mal placée doivent faire comprendre à sa femme qu'il se trouve en fait à Vienne-le-Château. Quant à l'instituteur Jean Déléage, il décide, selon ses propres mots, de « correspondre en blanc » et sa femme Louise apprend la « manière d'opérer pour lire les mots cachés⁷ ». Dans cette lettre datée de juin 1916, Jean parvient à informer sa femme qu'il est dans la Somme.

² Jules PORTES, *Souvenirs et correspondance de guerre*, Comité National, Paris, 1915, lettre du 8 septembre 1914, p. 8

³ Raoul BOUCHET, *Lettres de guerre d'un artilleur de 1914 à 1916*, Paris, L'Harmattan, 2002, lettre du 2 mars 1916, p. 232.

⁴ AD du Calvados, 2005 FP 1609/4. Fonds Louïse. Lettres entre Albert Canonne et sa femme Émilie Louïse (1914-1921), Émilie à Albert, lettre du 17 octobre 1915.

⁵ *Ibid.*, lettre du 20 octobre 1915.

⁶ *Un instituteur provençal dans la Grande Guerre : Marie-Auguste Collomp, Lettres à Léontine, 1914-1915*, Forcalquier, Les Alpes de Lumière, 2004, p. 113

⁷ Archives Départementales de Saône et Loire, 53J6, Fonds Déléage, Jean à Louise, lettre du 28 janvier 1916.

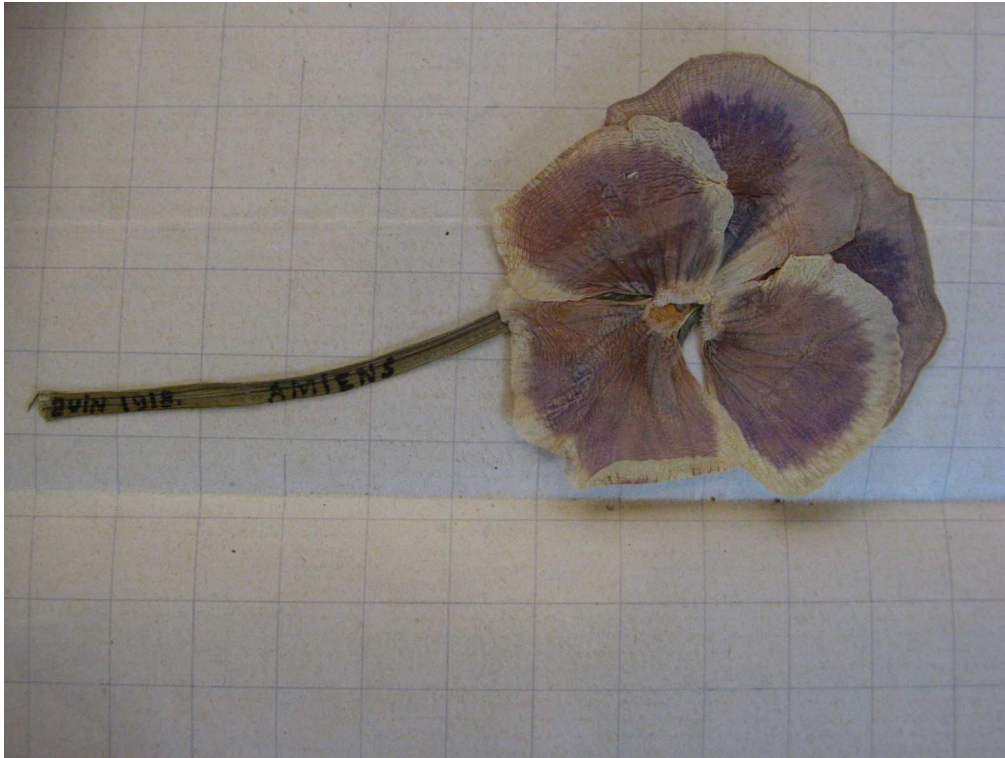
Extrait de la lettre de Jean Délégé à sa femme Louise, datée du 16 juin 1916.
Archives Départementales de Saône et Loire, Fonds Délégé, 53J6

car rien n'est complet et au point. Vous
avez échappé à Verdun : c'est bien de la veine,
car on y meurt toujours beaucoup. Conclusion :
dois bien tranquillement... mon tout petit Jean...
Un mot sur Hatier ; je lui avais répondu
le 12 avril, tu sais dans quel sens ; depuis, plus
rien jusqu'au 12 juin, où je reçois une lettre
recommandée annonçant un paquet d'épreuves
à revoir et me priant de répondre à ses
offres du 13 mai. Je lui ai écrit séance tenante
que je n'avais pas reçu sa lettre du 13 mai, et
que pour ce qui est des épreuves elles tomberont
ou ne peut plus mal. J'attends un duplicata
de cette lettre du 13 et je réfléchirai, mais je
fais un piège de jésuite ; tu sais, dans de
milieu-la, ils sont tous pareils, et leur honnêteté
est en raison inverse de leurs pratiques religieuses
J'attends très froidement, résigné à tout perdre
mais prêt à mourir.
Bonne nuit
à mes trois chers.

Jean Délégé
Louvain-la-Neuve, le 16 juin 1916

Quant au jeune Stanislas Boireau, il envoie de très nombreuses fleurs à sa fiancée Marthe depuis les tranchées. Et il utilise les fleurs pour l'informer de ses déplacements : il inscrit sur la tige de la fleur séchée le nom de la localité dans laquelle il se trouve.

**Une pensée envoyée par Stanislas Boireau à sa fiancée Marthe.
Archives Départementales d'Indre-et-Loire, fonds Boireau, 1J1352/2**



L'importance, pour les femmes, de l'indication du lieu a donc été, on le voit, largement comprise par les soldats.

Un autre code épistolaire est de décrire le cadre qui nous entoure lors de la rédaction d'une lettre. Or, les combattants sont contraints de prendre la plume dans des lieux et des situations très peu propices à la rédaction de lettres. Et ils le notent d'ailleurs : ils sont dans la tranchée, en plein air, sous la pluie, sans lumière, accroupis, dans la terre... L'univers sonore, aussi, si caractéristique dans les tranchées et dans les zones de combat, accompagne les épistoliers dans leur geste d'écriture : « Le canon met la ponctuation à mon mot⁸ », commente Roland Dorgelès. De même, Constant M. écrit « au son peu harmonieux des Boches⁹ », Pierre Groux « au son des coups de fusil¹⁰ », Louis Fretel « au milieu du ronflement des avions¹¹ ». Par ce biais, les soldats n'hésitent donc pas à indiquer leur proximité avec l'ennemi et, du coup, à avouer la situation de relatif danger dans laquelle ils se trouvent.

⁸ Roland DORGELÈS, *Je t'écris de la tranchée*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 81, lettre du 26 septembre 1914.

⁹ Constant et Gabrielle M., *Des tranchées à l'alcôve. Correspondance amoureuse et érotique pendant la Grande Guerre*, Paris, Éditions Imago, 2006, Constant à Gabrielle, lettre du 8 mai 1915, p. 69.

¹⁰ Fonds Pierre GROUX, Historial de Péronne, carton 21 (044202 à 044203), lettre du 18 mars 1915.

¹¹ Correspondance de Louis et Angèle Fretel, collection privée, Louis à Angèle, lettre du 3 novembre 1914

Il faut aussi souligner la dimension parfois contraignante du rituel épistolaire, qui repose sur une forme de « contrat communicatif¹² » fondé sur trois exigences essentielles : régularité, réciprocité et sincérité.

Les deux premières exigences, la régularité et la réciprocité, concernent à la fois le nombre et la fréquence des lettres envoyées mais aussi la longueur des lettres rédigées. Le militaire Albert Viard s'en amuse, en décembre 1914 : « Je remarque que tu m'écris sur une toute petite feuille de papier tandis que pour la réponse, tu m'envoies une feuille immense. [...] Mais ça ne prend pas, tu sais. C'est pas à un vieux guerrier qu'on vient montrer le coup. Aussi pour le prouver, je prends mon sabre et je coupe la feuille en deux¹³ ». L'ingénieur électricien Joseph Besson, plus sérieux, réclame davantage de régularité de la part de sa femme Amélie dans ce qu'il appelle la « corvée ». En décembre 1915, il lui écrit : « Ma petite, ne reste pas ainsi longtemps sans m'écrire, je sais que cela n'est pas très agréable d'écrire, moi-même je suis très paresseux pour cela, mais je le fais pour te faire plaisir¹⁴ ». Dans l'interaction épistolaire, la réciprocité de l'effort fourni pour écrire semble donc capitale. Le cartonier Georges R., qui, après s'être confié dans une missive particulièrement longue, enjoint sa femme à faire de même : « J'ai reçu tout à l'heure la carte que tu m'as fait hier en réponse à mes deux lettres, j'espère ma poupée que cette carte est un simple aperçu de ce que tu me répondras, car j'ose croire que ma lettre de 5 feuillets mérite comme réponse un peu plus qu'une petite carte ! Aussi j'escompte pour les premiers jours de la semaine prochaine une lettre très longue, où tu me commenteras tout ce que j'ai mis dans ma lettre¹⁵ ». Ainsi, le non-respect des tours d'écriture, les trop longs intervalles entre les lettres ou l'insuffisance du contenu sont donc des occasions fréquentes de remontrances, de part et d'autre. Henri Fauconnier s'élève d'ailleurs, en septembre 1916, contre cette exacte réciprocité qui semble être imposée par sa fiancée Madeleine : « Diantre, Mademoiselle, quelles manières sont-ce là ? Etes-vous résolue à seulement "échanger" des lettres, et à ne jamais donner plus que vous n'aurez reçu ? Il me semble, moi, que si vous étiez à la guerre, et moi au coin du feu, je vous écrirais sans compter¹⁶ ».

Quant à l'exigence de sincérité, elle concerne à la fois le contenu de la relation amoureuse et les détails du quotidien vécu à distance par le combattant et par sa conjointe. Cette promesse de sincérité, échangée de part et d'autre, doit permettre, tout d'abord, de déjouer les inquiétudes. De l'arrière, savoir que les soldats disent le danger encouru, le quotidien traversé ou enduré, permet, *a contrario*, de croire les missives rassurantes provenant du front. De même, pour les combattants, penser que les femmes ne manqueront pas de donner des nouvelles sur la santé de tous les membres de la famille ou sur la marche des affaires doit effacer les inquiétudes inutiles lorsque les lettres n'en font pas état. Les conjoints veulent s'imposer, donc, cette charge de franchise. Mais est-ce que cela signifie que les combattants décrivent sans mal la guerre qu'ils traversent, sans en cacher ni la violence ni les dangers ? On se doute bien que non. Nombreux sont ceux qui, pour rassurer, tentent d'atténuer l'expérience des tranchées. La censure, par ailleurs, pèse sur la rédaction des lettres. La menace d'une retenue de la lettre privant la destinataire de son courrier est souvent

¹² Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, « L'interaction épistolaire », dans Jürgen SIESS (dir.), *La lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, 1998, pp. 15-36, p. 31.

¹³ Albert VIARD, *Lettres à Léa. 1914-1919*, (choisies et présentées par Bruno VIARD), La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2010, lettre du 28 décembre 1914, p. 43.

¹⁴ Archives Départementales de la Meuse, Fonds Joseph Besson, lettre du 28 décembre 1915.

¹⁵ Correspondance de Georges et Valérie Roze, fonds privé, Georges à Valérie, lettre du 17 octobre 1914.

¹⁶ Henri FAUCONNIER, *Lettres à Madeleine. 1914-1919*, Paris, Éditions Stock, 1998, lettre de septembre 1916, p. 204.

mise en avant. Pourtant, les épistoliers ne passent pas entièrement sous silence leur expérience. Il faut ici bien mesurer le fait que ces échanges épistolaires se font sur la longue durée de la guerre. Et donc, dans les centaines de lettres rédigées, même quand ils essaient de rassurer, les combattants sont amenés à décrire la violence du conflit. Les lettres sont donc parsemées de cadavres déchiquetés, de blessures infligées, de villages détruits et même parfois du désir de tuer. « Le pauvre M... il a été haché par un obus. Il a fallu ramasser les morceaux du corps et les mettre dans un sac pour le faire enterrer dans un cimetière¹⁷ », écrit par exemple l'agriculteur Henri Mallet à sa femme Léa en juin 1915. Antoine Martin, employé d'une usine, qui s'évertue à rassurer sa femme, déploie pourtant dans une lettre toute la violence du combat au corps à corps avec les Allemands : « Comme la baïonnette est trop longue, on se sert de tout ce que l'on a sous la main. On les assomme à coup de triques, de pelles, de pioches, et parfois, si l'on a un bon couteau, on s'en sert pour larder les plus maigres¹⁸ ».

Notons pour terminer sur ce rituel épistolaire de guerre que pour pouvoir être sincère ou vouloir déjouer la censure, encore faut-il avoir *quelque chose* à dire. L'ennui, la répétition, la monotonie des jours, auxquels s'ajoute l'exigence de régularité et de fréquence de la correspondance ont pu aussi « paralyser » des combattants qui souhaitaient relater leur expérience de guerre. On assiste donc bien souvent à un essoufflement de ce pacte épistolaire. Le restaurateur Théodore Loretz par exemple s'interroge : « Que te dire chérie, je ne sais plus car je t'écris bien souvent¹⁹ ». Et en 1918, Albert Viard lance à sa femme : « à la guerre, quand c'est intéressant, on n'a pas le temps d'écrire, et quand on a le temps d'écrire, on n'a rien à dire²⁰ ».

La relation conjugale à distance

Arrêtons-nous à présent sur le contenu de ces relations conjugales épistolaires : comment les couples de ces correspondances ont-ils géré dans la guerre leur relation amoureuse ou conjugale à distance ?

Les affaires ordinaires

L'enjeu premier de la correspondance échangée par les couples est le règlement des affaires ordinaires. De fait, pour s'y rattacher sans doute, certains combattants exigent d'obtenir par correspondance tous les détails concernant la vie qu'ils ont quittée. Les épistoliers s'appliquent de leur côté à déployer les événements journaliers qui forment leur quotidien.

Dans ce contexte, de très nombreuses lettres concernent les affaires – que l'on soit agriculteur, artisan, commerçant – et donnent des indications sur la réorganisation des rapports conjugaux autour du travail. Des femmes découvrent pendant la guerre, pour certaines, un métier, mais nombre d'entre elles poursuivent une activité dont elles sont en fait familières puisqu'elles la partageaient avec leur mari avant le conflit. C'est donc surtout à une solitude inédite et à des responsabilités nouvelles que ces femmes sont confrontées. Pourtant,

¹⁷ Henri MALLET, *Récits de guerre. 1914-1917. Lettres à sa femme Mélanie*, tapuscrit, s.d., n.p., lettre du 11 juin 1915.

¹⁸ Richard DESCHAMPS-BERGER, *La chasse à l'homme. Lettres de guerre et carnet journalier d'Antoine Martin (1914-1915)*, St-Michel-de-Maurienne, Les Éditions 73, 1989, lettre du 1^{er} mars 1915, pp. 95-96.

¹⁹ Théodore LORETZ, *Lettres de guerre...*, *op.cit.*, Théodore à Claudia, lettre du 20 septembre 1914, p. 15.

²⁰ Albert VIARD, *Lettres à Léa...*, *op.cit.*, lettre du 23 avril 1918, p. 103.

malgré ces responsabilités nouvelles, on constate que le poids décisionnel du soldat mobilisé ne s'efface pas avec son absence. Dans les correspondances de couples, on distingue très nettement que l'homme, de loin, recommande, ordonne, donne des instructions ; la femme, quant à elle, questionne, demande conseil et avis. Les exemples abondent, qui émanent de milieux sociaux divers. Césarine Pachoux, cultivatrice dans l'Ain et qui gère parfaitement bien ses cultures en l'absence de son mari, écrit pourtant à son mari Joseph : « Je fais tout comme je pense bien faire mais je voudrais que tu me dises ce que tu penses, si mes idées sont bonnes²¹ ». De son côté, Yvonne Retour, notable de la province bretonne, fait les comptes de l'usine de son mari. Mais elle envoie scrupuleusement son travail sur le front pour le soumettre à son conjoint. Ainsi, pour agir dans les affaires, les hommes mobilisés sont plongés par leur absence dans une relative impuissance et ils sont largement et efficacement relayés par leurs femmes. Mais ce renversement de statut semble être pondéré par la volonté de préserver, dans le conflit, des liens d'avant-guerre, de poursuivre des habitudes, de préserver des liens anciens, sans doute rassurants. Yvonne Retour écrit à son mari, depuis les bureaux de l'usine de tissage qu'elle supervise : « Le rôle de la femme est d'être chez elle. C'est son domaine et je ne croyais pas être si femme²² ».

D'ailleurs, il est frappant de remarquer que les femmes accomplissent, à distance, pour leur conjoint mobilisé, une série de tâches qui les replacent dans l'ordinaire d'avant-guerre. Dans leur correspondance, les femmes montrent bien qu'elles sont les gardiennes du foyer, les gardiennes de la famille, les gardiennes du sacré, mais aussi les gardiennes du temps de paix. Sur le champ de bataille prime pour les combattants une « temporalité de l'instant²³ ». Celle-ci s'accompagne d'une uniformisation du temps, comme le confie à sa femme le Commandant Henri Bénard : « Nous ne connaissons plus les dimanches et les jours de fête. Tout est nivelé²⁴ ». A l'inverse, les femmes de mobilisés ponctuent leurs lettres de dates relatives aux fêtes religieuses ou familiales et remémorent les étapes de l'histoire d'amour du couple. En ce sens, elles introduisent au front, par correspondance, une temporalité plus longue, et donnent des cadres temporels au combattant. C'est ce que fait Armandine, qui précise en juillet 1916, dans une lettre à son mari Armand : « N'oublie pas la fête de ton père. Les fêtes c'est bête, surtout en temps de guerre, mais les vieux aiment bien ça²⁵ ».

Pour illustrer cette dernière idée, arrêtons-nous sur ce colis envoyé par une femme allemande à son mari prisonnier, pour le Noël 1917.

²¹ Honoré SARDA-COCHET, *Correspondances de guerre (1914-1918)...*, op.cit., Césarine à Joseph, lettre du 5 septembre 1914, p. 2.

²² Maurice et Yvonne RETOUR (éd. Patrice RETOUR), *Les nouvelles fiançailles. Correspondance de guerre, 1914-1915*, Nantes, 2001, Yvonne à Maurice, lettre du 17 décembre 1914, p. 141.

²³ Jean-François JAGIELSKI, « Modifications et altérations de la perception du temps chez les combattants de la Grande Guerre », dans Rémy CAZALS, Emmanuelle PICARD, Denis ROLLAND (dir.), *La Grande Guerre, pratiques et expériences*, Toulouse, Privat, 2005, pp. 205-214, p. 210.

²⁴ Commandant Henri BÉNARD, *De la mort, de la boue, du sang, lettres de guerre d'un fantassin de 14-18*, Paris, Jacques Grancher, 1999, Henri à Ernestine, lettre du 26 mars 1915, p. 121.

²⁵ Jean-Pol DUMONT LE DOUAREC, *Armandine. Lettres d'amour. De Binic au front (1914-1918)*, Spézet, Keltia Graphic, 2008, lettre du 23 juillet 1916, p. 57.

**Colis envoyé à un prisonnier allemand par sa femme.
Historial de la Grande Guerre, Péronne (Somme).**



L'objet est incongru, car il offre du dérisoire à un prisonnier de guerre, qui souffre pourtant certainement de privations. Il faut ici relever le soin minutieux apporté non seulement à la construction du sapin, mais également à la fabrication d'un colis sur mesure. Sur le colis, sous l'adresse du destinataire, la femme a inscrit et souligné d'un double trait : « À ouvrir le 24 décembre ». Cette précision est capitale car sans elle l'objet perdrait de sa force symbolique. En effet, l'épouse s'assure ainsi de la simultanéité de la célébration et donc du partage de la fête. Loin d'être anecdotique, la précision a donc une valeur performative, puisqu'elle permet une réunion familiale autour d'un objet caractéristique.

Finalement, dans les lettres échangées coexistent ce qui subsiste du quotidien d'avant-guerre et ce qui surgit avec l'effroyable nouveauté du conflit. Les couples de mes correspondances semblent en fait vouloir accomplir deux objectifs contradictoires : rendre compte de la situation nouvelle dans laquelle chacun se trouve et, en même temps, préserver la saveur des choses banales partagées avant la guerre.

L'intime

Abordons un point capital de ces relations conjugales du temps de guerre : comment les couples disent-ils l'intime ? La situation de guerre donne ici accès à une situation inédite, car par la distance qu'elle impose entre les soldats et leurs femmes, le conflit contraint à la formulation *par écrit* des sentiments amoureux et du désir sexuel.

Or il y a un point sur lequel les couples de ces correspondances s'accordent : c'est celui d'une intensification des sentiments. Et cette intensification serait directement liée à l'éloignement et au risque de mort pendant la guerre. En décembre 1914, par exemple, le député Abel Ferry écrit à sa femme Hélène : « Je suis heureux, mon Amour, que la guerre te

donne complètement à moi et notre mariage datera du jour de la déclaration de guerre²⁶ ». Le paysan Paul Pireaud s'étonne même, en janvier 1918, de ses propres élans passionnés : « Je ne sais de quoi cela dépend mais même au temps ou nous faisons l'amour je n'ai jamais été fou d'amour et ampli d'autant de désir comme maintenant²⁷ »

On conçoit bien ici de quelle façon la guerre est une épreuve sentimentale, dans le double sens du terme. D'une part, la contrainte de l'éloignement bouscule la relation amoureuse et permet d'évaluer la force des liens qui unissent les conjoints. En ce sens, la distance serait une épreuve douloureuse. D'autre part, la distance leur fait mieux comprendre, voire découvrir, sinon mieux ressentir leurs sentiments. Ici, la guerre permettrait donc d'éprouver l'attachement. Et le passage à l'écriture, en favorisant l'échange, encourage le développement du sentiment amoureux. La lettre, en évoquant le désir ou l'amour, le provoque également. C'est ce dont témoigne par exemple Théodore Loretz : « Je te fais réception de ta belle carte du 25 courant. Je l'ai lue attentivement et en moi renaît l'amour²⁸ ».

La lettre est donc un espace où l'on exprime l'affection. C'est aussi le lieu de l'expression du désir physique. Mais la formulation écrite du désir sexuel est une absolue nouveauté pour grand nombre d'épistoliers. La correspondance du couple Retour est, sur ce thème, très intéressante. Dans leurs lettres, Maurice et Yvonne ne dissimulent pas le désir charnel. Mais l'évocation de la sexualité est très « euphémisée ». Le désir de l'autre est plus suggéré qu'explicite, plus romantique que physique et le couple adopte un registre discursif tout empreint de pudeur et de mesure. Pourtant, Yvonne Retour semble peu à peu admettre le désir qu'elle éprouve pour son mari.

En décembre 1914, elle fait état de sa gêne et elle s'étonne de sa propre audace mais elle revendique, en même temps, un droit à dire son désir : « Je te désire tant !... Parfois j'en ai honte. Je te voudrais dans mes bras que je t'étouffe avec mes plus ardents baisers... Ce n'est pas mal, dis mon cœur chéri, puisque tu es mon petit mari adoré ?²⁹ ». Deux mois plus tard, en février 1915, elle fait un pas de plus : « Je t'adore et je n'ai plus honte de te dire combien je te désire ». « Alors je te veux, je te désire, je suis folle de toi et veux que tu me reviennes³⁰ ». Au sein même des couples, le dicible s'élabore et se construit peu à peu. Les couples échafaudent donc des modes de communication dans lesquels les seuils de pudeur sont sans cesse réévalués.

L'expression du désir est donc pour certains une *découverte*. Mais c'est du coup aussi une *difficulté*. Il faut donc trouver des moyens de déjouer la pudeur. L'iconographie par exemple facilite l'expression du désir. En effet, les cartes postales grivoises sont fréquemment appropriées dans un sens érotique par les conjoints, et notamment par ceux pour qui la pratique épistolaire constitue une nouveauté provoquée par le conflit.

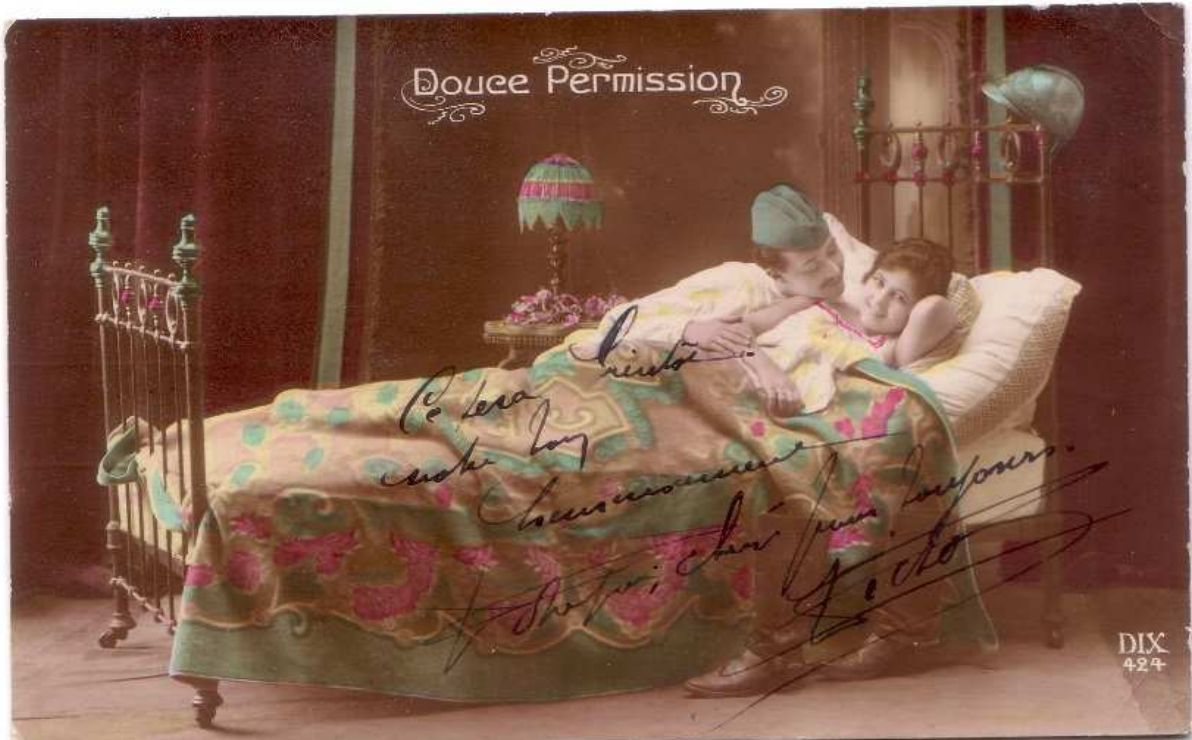
²⁶ Archives Départementales des Vosges, 40 J 680.

²⁷ SHD, 1KT458, Correspondance entre le soldat Paul Pireaud et son épouse, Paul à Marie, lettre du 11 janvier 1918.

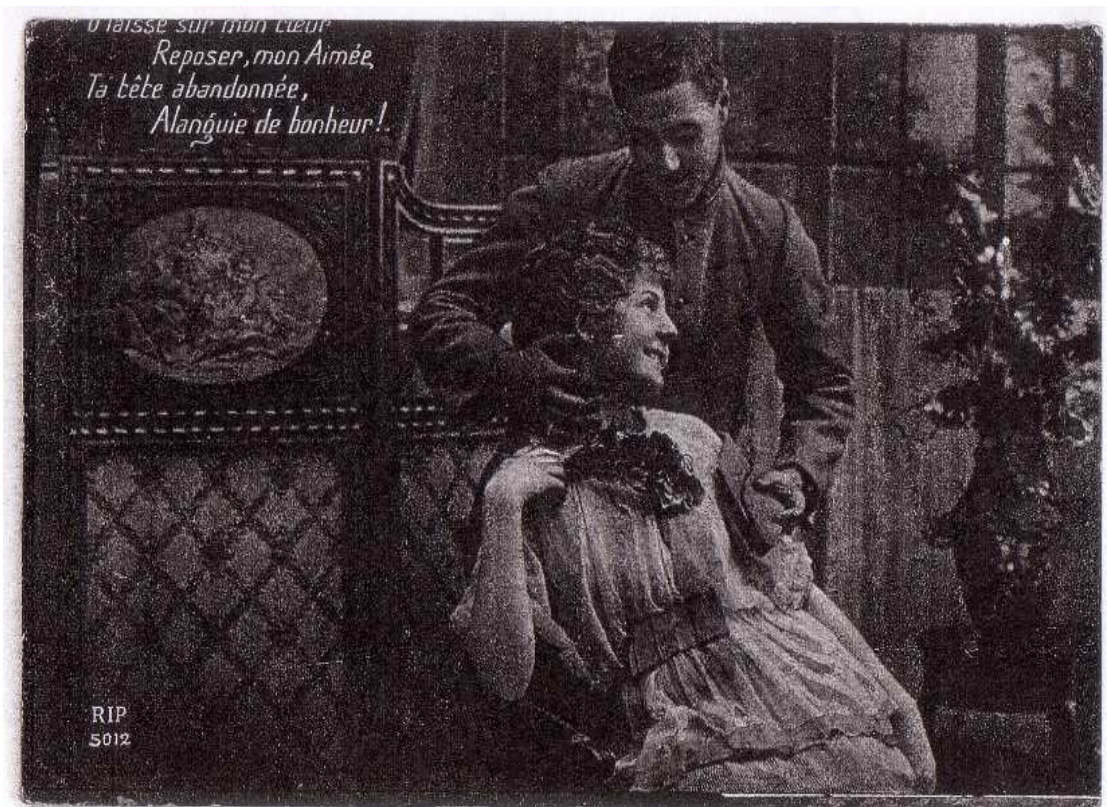
²⁸ Théodore LORETZ, *Lettres de guerre*, tapuscrit, (APA 2628), Théodore à Claudia Théodore à Claudia, lettre du 28 juin 1916, p. 33.

²⁹ Maurice et Yvonne RETOUR, *Les nouvelles fiançailles...*, *op.cit.*, Yvonne à Maurice, lettre du 16 décembre 1914, p. 139.

³⁰ *Ibid.*, Yvonne à Maurice, lettre du 19 février 1915, p.247.



Cette carte postale est extraite de la correspondance échangée entre le vigneron Victor Defaix et sa femme Pauline. L'image délivre un message d'une grande clarté, mais le mobilisé l'investit et la personnalise en y inscrivant son propre discours. Il ajoute à destination de sa femme : « Ce sera bientôt notre tour heureusement votre vieux chéri pour toujours Victor ».



Sur cette seconde carte postale, la scène est bien plus sage. Les conjoints sont habillés, dans une pièce avec en arrière-plan de grandes fenêtres qui n'autorisent pas un grand degré d'intimité. Et la légende n'exprime pas vraiment la grivoiserie : « Ô laisse sur mon cœur/ Repose, mon Aimée,/ Ta tête abandonnée, / Alanguie de bonheur ! ». Pourtant, la lecture qu'en fait le combattant transforme le sens de l'image, puisqu'il inscrit : « Regarde où elle a sa main la sale ». Le commentaire de l'épistolier montre un élément imaginé qui ne figure pas sur l'image : son propre désir lui fait voir autre chose.

Pour terminer sur cette expression de l'intime, évoquons la difficulté qu'il y a à déceler l'écrit et l'éprouvé. Les épistoliers croient-ils à ce qu'ils écrivent ? Ressentent-ils l'amour qu'ils décrivent ? Il semble impossible, à vrai dire, de l'affirmer. Mais on peut néanmoins supposer que l'écrit, performatif, soit créateur de sentiments. Et donc, si pendant quatre années ces couples n'écrivent sans doute pas toujours ce qu'ils éprouvent, peut-être éprouvent-ils en revanche ce qu'ils écrivent.

La mort

Enfin, évoquons l'anticipation par les couples de la fin de la guerre et du retour. Car de façon massive, pendant le premier conflit mondial, on a imaginé les lendemains de guerre. Dans leur correspondance, les couples imaginent la « libération » puis le retour du soldat et la reprise de la vie familiale dans l'après-guerre. Certains pensent que le conflit oublié n'aura aucune répercussion sur leur vie de couple. D'autres imaginent faire enfin connaissance avec leurs enfants ou imaginent avoir la chance de vieillir auprès de leur conjointe et pouvoir relire les volumineuses correspondances échangées pendant la guerre. Hippolyte Bougaud l'écrit à

sa femme Félicie en novembre 1915 : « C'est la guerre et là-dedans, pour nous le principal c'est le retour³¹ ».

Mais cette constance des couples à dire la certitude du retour permet de mesurer, en creux, la profondeur de l'angoisse. Parce que l'obsession du retour est en fait une obsession de la survie, un refus de l'éventualité de la mort. Et en cela même, elle est signe de sa très grande présence. Le risque de mort, de fait, est omniprésent, même dans les silences. Bien entendu, certains couples, pourtant, ont bien imaginé le non-retour, la mort du soldat. Certaines femmes ont entrevu leur solitude ; certains hommes, projetant un après-guerre dans lequel ils n'auraient aucun rôle à jouer, ont pu « organiser » leur départ. Ainsi, malgré la formation continue de projets communs à travers sa correspondance, le couple Retour, de façon épisodique, formule l'éventualité de la mort de Maurice. Yvonne évoque son « immense chagrin » si son mari devait disparaître et avoue pleurer à cette seule pensée : « Je ne te cache pas que je souffrirai le martyr et que ma plus grande douleur sera mon devoir de vivre sans toi », écrit-elle à Maurice. De son côté, Maurice affirme, en mai 1915, qu'« être tué à la guerre est une belle mort » puisqu'« on peut se préparer ». Effectivement, dans ce que l'on pourrait appeler des 'lettres testaments', il oriente l'avenir d'Yvonne, lui donne des pistes à suivre pour l'éducation de leur fils, et cherche les mots destinés à l'apaiser si elle le perdait. Il lui conseille, par exemple, de se remarier s'il disparaissait. Il fait, par ailleurs, d'importantes recommandations sur la gestion de ses biens : « Je n'ai pas assez examiné nos contrats pour savoir si tu restes en possession de tout notre bien, avoue-t-il, en tout cas c'est mon désir. (...) Je ne voudrais pas que Michel ait la grosse tentation d'une fortune à lui et qu'il puisse en disposer sans ou malgré toi ». Yvonne, de son côté, répond à ces dernières volontés : elle s'insurge contre l'idée de son remariage et le remercie de sa « grande générosité » lorsqu'il s'agit de son héritage. Tout comme Maurice et Yvonne, des couples ont, parfois, ébauché ensemble une organisation matérielle, voire une gestion émotionnelle de la séparation définitive. Ont-ils, de la sorte, apprivoisé le pire ? Difficile de le dire. Toujours est-il que c'est bien la soudaineté qui accompagne l'annonce de la disparition de Maurice Retour : « Tomber de si haut en quelques minutes, est-ce possible ? » écrit Yvonne en 1915 à son frère, 4 jours après l'annonce de la mort de Maurice. « Et à la vie qu'on sent, qu'on vivait quelques minutes avant, il faut dire un adieu brusque, brutal, sans aucune préparation », se souvient-elle en 1922³².

Pour conclure, je voudrais dire que dans ma lecture de plusieurs dizaines de correspondances et par conséquent de milliers de lettres échangées entre des soldats mobilisés et leurs femmes, j'ai été frappée par l'omniprésence de l'ordinaire, au cœur même d'un événement tragique. La simultanéité de ces deux dimensions, le tragique et l'ordinaire, *a priori* antagoniques, a été pour moi la plus importante découverte. Dans les correspondances, la violence du front coexiste avec des informations semblant de très faible intensité en comparaison. En effet, face aux bouleversements des cadres de l'existence dans le conflit, l'ordinaire est apparu comme un recours permettant tantôt de résister aux changements, tantôt de se les approprier. Dans cette étude sur les correspondances conjugales de la Grande Guerre, il a fallu, donc, révéler l'ordinaire dans le tragique. Mais sans doute faut-il aussi inverser la proposition et voir aussi le tragique qui se loge dans l'ordinaire. Car l'échange ordinaire révèle aussi une incapacité de dire, une impossibilité de partager, de part et d'autre

³¹ Félicie MOUGEOT et Hippolyte BOUGAUD, *Correspondance 1914-1919*, Hippolyte à Félicie, lettre du 28 novembre 1915, p. 33.

³² Maurice et Yvonne RETOUR, *Les nouvelles fiançailles...*, *op.cit.*

du front, son expérience du conflit. Nous pourrions donc dire que dans cette recherche systématique et obsessionnelle du lien banal, de l'ordinaire, du quotidien se concentre finalement la valeur tragique de ces relations conjugales du temps de guerre.

Clémentine Vidal-Naquet